

NI DIEU, NI CÉSAR... TRAVAILLEURS SAUVONS-NOUS MEMES!



le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL. — N° 39.

JUIN 1958.

PRIX : 30 FRANCS

Rédaction - Administration :
3, rue Ternaux, PARIS-XI

C.C.P. Paris 10.569-77
Georges VINCEY

ABONNEMENTS :
France : 1 an 360 fr.
Etranger : 1 an 400 fr.

Changement d'adresse :
30 fr. en timbres-poste

Les coupables

IL VA FALLOIR REPARTIR vers l'espoir!

AL'HEURE où j'écris ces lignes, la tête encore remplie par le ressac que souleva l'immense vague populaire qui hier submergea les quartiers populaires, nos libertés essentielles sont menacées. Et derrière le mythe vieillu que nous n'avons cessé de dénoncer et que le président de la République vient de faire appeler profilé l'ombre des généraux factieux, des galopins sanglants, Massu entouré de ses janissaires avait

promis « Nous remonterons les Champs-Élysées » ! Et peut-être demain Massu entouré de ses paras remontera les Champs-Élysées !... parce que ces dizaines et dizaines de milliers de travailleurs qui clamaient leur haine du fascisme et leur volonté de se battre pour la liberté ont oublié eux, de remonter les Champs-Élysées !

par Maurice JOYEUX

Le crime est signé, écrivait Hugo en contant l'histoire de Napoléon le petit. Celui qui a mitonné dans l'ombre et qu'aujourd'hui on prépare ouvertement, porte la griffe des hommes de guerre et des hommes d'argent, mais il n'a été possible que par l'effroyable lâcheté des élites que le monde ouvrier a tolérées à sa tête, et dont les capitulations successives ont créé ce climat de dégoût et de mépris d'où les hommes viennent bien tard de s'arracher.

Nous sommes en train de payer très cher les compromissions des parlementaires de gauche englués dans les jeux politiques. Nous sommes en train de digérer péniblement les veuleries envers les pouvoirs constitués des sénateurs syndicaux qui depuis la libération digèrent avec béatitude les reliefs du festin qu'on leur sert autour des tables des conseils économiques où ils se sont jetés comme des poissons morts. Nous sommes en train de nous réveiller de cette honnête médiocrité que nous n'avons pas voulu risquer pour suivre le mouvement de l'humanité et aller plus loin, aller plus haut.

Et pourtant rien ne pourrait être perdu. Ce peuple qui fit des révolutions pour la liberté, conserve le culte de la liberté. Lorsque en rangs serrés, il roula sur le boulevard que ses ancêtres, ceux qui firent la Commune, éclaubaient de leur sang on sentait battre le cœur de la ville des barricades. Ce peuple réclamait le conseil de guerre pour les généraux de coup d'Etat. Il clamait sa haine du fascisme, de la guerre. Il proposait la déchéance des politiciens à la solde des puissances d'argent. Il chantait « l'Internationale » comme l'ont fait avant lui les générations qui ont imposé les droits que l'on tente de lui arracher.

Ce peuple est la digue suprême et si cette digue cède ce sont nos libertés syndicales, la liberté de la presse, la liberté de la parole, la liberté de pensée, la liberté d'association si péniblement conquis trop souvent mesurés mais qui tout de même existent qui sont balayés. Ce peuple a son avant-garde. Et cette avant-garde était présente entre la Nation et la République. Entourant les militants du Comité d'Action

(Suite page 2)

L'anti-titisme renaît

L'ombre de Staline menace Tito

LA brusque tension entre Moscou et Belgrade, qui rappelle les jours sombres de la guerre froide, témoigne des importantes contradictions que pose aux Soviétiques leur prétention au rôle de dirigeant du bloc de l'Est.

Pourquoi Khrouchchev le « libéral » a renouvelé l'acte d'hostilité antititiste qui singularisa son prédécesseur Staline, lui qui fut le promoteur de la réconciliation Russo-Yougoslave ? Doit-on imputer ce virage au clan des « durs » qui dispute au n° 1 la direction du Parti ? Cette interprétation est, somme toute, assez discutable.

Le Clan Anti-parti

Khrouchchev avait amorcé le dégel alors que sévissait le groupe « anti-parti » de Molotov demeuré farouchement anti-yougoslave, malgré la condamnation implicite par le Congrès bolchévique de la politique de Staline dans ce domaine. Si Khrouchchev avait craint alors des réactions des durs, nul doute qu'il aurait attendu qu'ils fussent éliminés, avant d'entreprendre son voyage historique à Belgrade.

Au contraire, Khrouchchev avait besoin de l'appui des Yougoslaves pour mener à bien son programme de libéralisation des rapports entre pays « socialistes » et de décentralisation interne. Venant après les critiques sévères du fameux « rapport », formulées contre le despotisme stalinien, les amitiés renouées avec Tito consolidaient la position de Khrouchchev au sein du Comité Central où sévissaient encore les tenants de la politique de fer. Depuis, Molotov, Kaganovitch et Joukov ont été appelés à des fonctions plus obscures et sibériennes. Le rapport de forces que vient renforcer la disgrâce de Boulganine est en faveur de Khrouchchev. Les raisons qui lui ont dicté son revirement sont donc d'un autre ordre.

Forcer le choix

Au cours du récent voyage de Khrouchchev à Budapest, les leaders des partis communistes de l'Est européen ont été mis en demeure de se prononcer sur la fidélité au parti guidé. Assortie d'une menace sournoise d'intervention ar-

économiques et agraires en U.R.S.S. Ces réformes menaçaient la bureaucratie sacrosainte qui réagit sinon ouvertement, du moins très efficacement. On peut dire que la réaction bureaucratique a été déterminante dans le virage Khrouchchevien.

par Joë LANEN

Les critiques yougoslaves

Bien que Tito refusa froidement de se prononcer sur la révolution hongroise, les critiques du P.C.Y. sur l'intervention russe dans les affaires intérieures de la Hongrie pour être sous-jacentes, n'en étaient pas moins acerbes. Ces critiques qui mettaient en cause le rôle dirigeant de l'U.R.S.S. en matière de socialisme, mettaient à nu la pauvreté idéologique du bolchévisme. Tito jetait dans la balance la neutralité yougoslave sur le plan international, et la gestion des usines par les conseils ouvriers sur le plan intérieur. La polémique, qui tendait à démontrer que des deux était le plus orthodoxe en matière de marxisme-léninisme, était un débat académique qui tournait à l'avantage des Yougoslaves.

Vous trouvez exceptionnellement : A Rebrousse-Poil en page 3.

ALERTE AUX TRAVAILLEURS

L'agression des militaires contre les libertés menace les conquêtes du monde de travail. Les bandes fascistes tentent de relever la tête. Le gouvernement, écartelé entre des intérêts multiples et contradictoires, vient de faire décréter par la Chambre une loi d'exception.

ON NE DÉFEND PAS LA LIBERTÉ EN LA SUPPRIMANT

On ne défend pas la liberté avec les responsables de la guerre d'Algérie. On ne défend pas la liberté à l'aide de combines parlementaires.

C'est à l'usine, dans la rue, serrés autour des organisations révolutionnaires que le peuple de France mettra la rébellion militaire, mettra fin à la guerre d'Algérie et assoira les libertés conquises par les travailleurs.

Le Comité d'Action Révolutionnaire, 3, rue Ternaux — PARIS XI

LE COMITE D'ACTION REVOLUTIONNAIRE EST COMPOSE DES ORGANISATIONS SUIVANTES :

Fédération Anarchiste - Parti Communiste Internationaliste (Trotskyste) - Syndicat des Charpentiers en Fer (C.G.T.) - Comité de Liaison et d'Action pour la Démocratie Ouvrière. Prenez contact avec le Comité d'Action Révolutionnaire, adhérez à sa proclamation.

(Suite page 2)

Face au coup de force militaro-fasciste

AVANT TOUT, REFUSER LA SERVITUDE

NOUS devons en arriver là, plusieurs années d'une exaltation frénétique de l'Armée, le refus permanent des politiques de sanctionner les exactions et les crimes des militaires, la lâcheté des gouvernements successifs devant les dangereuses initiatives politico-stratégiques de l'état-major d'Alger devaient obligatoirement créer cette situation explosive.

Dans les colonnes de ce journal, depuis trois ans, nous n'avons pas cessé de dénoncer l'inconscience criminelle d'hommes dont la politique colonialiste et cocardière ouvrait le chemin à une aventure militaro-fasciste.

Dans le numéro précédent, nous avons nettement situé les responsabilités : s'ils échappent à la justice populaire, ni les Mollet, ni les Lacoste, ni quelques autres bouffons aux grimasants masques d'un faux socialisme n'échapperont au jugement de l'histoire.

Mais se lamenter sur le passé serait vain à l'heure où une terrible menace pèse sur ce que ce pays compte encore de libertés.

Face au déchaînement fasciste qui gronde sur les rives algériennes, où plus d'un porteur de képi rêve de chausser les bottes de Franco, nous devons opposer un barrage de TOUTES les énergies populaires.

Sans être dupes. Sans ignorer que les pantins politiques peuvent demain tout lâcher et ramper devant la Jeanne d'Arc gaulliste comme naguère, la plupart d'entre eux ramperont devant Pétain. Sans ignorer non plus que les communistes peuvent demain, sur un ordre de Moscou, s'aligner sur un gouvernement de Gaulle, promoteur d'une politique « d'indépendance » qui s'éloignerait de l'Amérique.

Mais il appartient, justement, aux minorités révolutionnaires de parler à ce double danger en influant, par leur présence et leur action, sur le mouvement de résistance. Aujourd'hui, il faut faire front contre le danger PRESENT.

La fragile gouvernement Pflimlin incapable de mater la rébellion militaire, incapable de faire un choix clair, se lance dans une ahurissante réforme de la Constitution qui, dans la situation actuelle, n'aura pour résultat que de frayer les avenues du pouvoir au général de Gaulle. Refusons de appuyer sur les masses populaires, ce gouvernement est à la merci d'un coup de force militaire opéré dans la métropole même, avec le concours d'une police gangrenée par les éléments fascistes et appuyé par un débarquement aéro-porté de parachutistes venus d'Algérie (1).

Pour les généraux félons et les colonels de prononciamiento de l'armée d'Algérie, portés

monter les Champs-Élysées. Certes, devant ce choix, une hésitation fait flotter ces héros de pacotille dans l'exécution de leur carnaval militaire. On le devine à certaines réticences. Ainsi, le général Massu, le lendemain même où il s'est emparé du pouvoir, proclame qu'il n'est pas un général factieux ! Ainsi, le général Salan, hier encore vomi par les ultras au point que ceux-ci tentèrent de l'assassiner, se

au pouvoir par un soulèvement fasciste, il ne reste, pour sortir de l'impasse où

(1) Les formations de parachutistes, véritable armée dans l'armée, sont les seuls éléments « sûrs » sur lesquels s'appuient les facteurs algériens. A preuve que, selon une lettre reçue ces jours derniers d'Alger, les jeunes recrues de la métropole sont, depuis le 14 mai, consignées dans les casernes, celles-ci étant gardées par des parachutistes.

(Suite page 3)

par Maurice FAYOLLE

ils se sont fourvoyés, qu'une alternative : ou captiver devant Paris, ou, selon les paroles du général Salan, « re-

LA RÉPUBLIQUE EST MENACÉE

SOUS ce titre, le « Populaire Dimanche » adresse une tardive et pathétique proclamation.

Laissant de côté le bilan de ladite République depuis 1945, pour ne remonter qu'à la Quatrième, force nous est de reconnaître qu'elle est menacée.

par M. LAISANT

Nous irons plus loin : elle l'est depuis qu'un président du Conseil (socialiste, dit-on) — parti pour négocier la Paix — capitula devant les ultras et aligna sa politique sur celle de quelques fœdaux pour qui Marianne est une geuse et ses représentants des larbins ; elle l'est depuis que (sous une direction ou avec une participation socialiste, paraît-il) le colonialisme est devenu vertu patriotique ; elle l'est depuis que, avec le racisme et l'exploitation chônée, la torture a repris ses droits, sous les plis du drapeau tricolore.

Quoi, Messieurs les Socialistes, la République est menacée. Pour la sauver, pour réduire au silence les Massu et Salan, il suffisait de proclamer la démobilité de tous les soldats appelés sur la terre d'Algérie et de laisser les galonnés sans un sou, sans un homme, sans un fusil, sans une goutte de pétrole régler leurs comptes avec les fellaghas.

Il suffisait de coffrer Soustelle, Lacoste, Max Lejeune et quelques autres ; les prisons ont embastillé assez d'innocents pour encaber quelques authentiques fripouilles. Seulement, voilà, vous ne voulez pas perdre l'Algérie ; elle doit demeurer française, si tant est qu'elle l'ait jamais été.

Alors il vous reste l'autre solution : essayer les crachats, parer avec les fesses les coups de pied au cul, déclarer légale l'illégalité des comités de salut public et légitimer ceux qui les ont commis.

(Suite page 2)

Sur l'appropriation des profits

UN camarade du genre de ceux qui sont devenus sceptiques et qui ne croient plus à grand-chose, me disait : « Comment peut-on admettre que des équipes qui travaillent dans une entreprise puissent laisser échapper de substantiels avantages qu'ils ont toute facilité de s'approprier et que par surcroît tout le monde considère, le cas échéant, comme légitimement acquis. »

On ne le sait que trop qu'il est difficile de lutter contre certaines erreurs ou de faux principes qui circulent avec le cachet de la vérité. Faut-il pour cela admettre qu'on s'abuse et se rallie à l'opinion commune ? Je ne le pense pas.

Sur l'appropriation par l'entreprise des bénéfices qui sont dus — je précise bien — non pas à un surcroît d'efforts, de travail, mais au seul apport mieux compris des forces de la nature, il est impossible d'en justifier économiquement et moralement parlant la légitimité. D'ailleurs, c'est ce qui me rend optimiste, les déterminismes qui interviennent dans cette attribution s'y opposent.

En toute justice, en toute logique, on ne peut se dire propriétaire que de ce qu'on a créé soi-même par ses seuls moyens, ses propres forces. Or, actuellement, personne ne peut revendiquer ce genre de propriété. Il n'y a pas de Robinson possible dans la société des hommes où l'interdépendance est une loi de nature. Toutes nos économies individuelles ou collectives relèvent de l'échange et personne ne peut se vanter de vivre sans échanger. Or, dès que vous échangez, vous êtes tenu, si vous ne voulez pas porter tort à votre partenaire de lui donner au moins autant que vous recevez. Et puisque tous nous sommes tantôt acheteurs, tantôt vendeurs de marchandises ou de services, en fin de compte l'équité est sa-

tisfaite si les échanges sont libres et si chacun a sa place au soleil. Mais ce qui est contre nature et profondément injuste et inhumain, c'est quand systématiquement certaines classes de la société dominent plus qu'elles ne reçoivent. Dans ce cas, la balance des échanges est une balance truquée où le cas autrefois pour les esclaves, les serfs, ou pour les peuples qui payaient des tribus. C'est le cas aujourd'hui pour les peuples occupés en Europe centrale et encore colonisés comme en Afrique, ou ceux qui subissent des régimes totalitaires où les salaires, les prix, les investisse-

ment, sont fixés d'autorité au bénéfice d'une classe. Mais c'est aussi le cas dans les pays, dits libres, où quantité de salariés, de producteurs sont victimes d'un dirigisme qui n'a de libéral que le nom.

On peut affirmer que toute mesure, tout acte de caractère politique ou économique qui oblige un producteur à céder les fruits de son propre travail en échange d'autres biens de moindre valeur, ou jugés tels, sans compensations correspondantes librement débattues et librement acceptées, est un abus de pouvoir intolérable qui justifie la révolte.

Un syndicaliste américain, John Lewis, dont la cote a été un moment très élevée aux U.S.A. a essayé, il y a quelques années, d'orienter le mouvement syndical dans la voie du partage des profits. Voici ce qu'il écrivait en 1951 dans le « Bulletin syndical », numéro du 15 juillet :

« Le vieux principe du syndicat des mineurs revendiqué pour l'ouvrier le droit au partage des bénéfices d'une production accrue grâce à la mé-

canisation. Si une nouvelle machine réduit les frais d'exploitation, le mineur doit profiter de cet avantage, et nous ne croyons pas que Dieu ait voulu faire profiter uniquement une Société houillère appelée à utiliser la découverte d'un inventeur. »

En Amérique, dit encore John Lewis, le standard de vie ne peut s'élever qu'à mesure que nous créons des valeurs nouvelles. En augmentant la productivité, le mineur ne prend pas l'argent dans la poche du public, il le prend sur le montant des valeurs nou-

velles à la création desquelles il contribue. »

A mon avis, J. Lewis se trompe. Il se trompe d'abord sur le sens du mot « valeur ». Un postulat de l'économie dit que le minimum de temps consacré à la production d'un bien en mesure la valeur à l'échange. En augmentant la facilité de production, c'est-à-dire la productivité, on ne crée pas de valeurs nouvelles, mais plus de biens pour la même valeur. Si l'on produit avec le même travail, la même dépense, deux unités de marchandises au lieu d'une, la valeur totale des deux unités est équivalente à celle de l'unité produite auparavant. Et, tôt ou tard, les prix exprimés en valeur monétaire s'aligneront sur cette base, quelle que soit la résistance opposée par les coalitions d'intérêts.

Donc, les mineurs de J. Lewis en vendant le charbon au-dessus de sa nouvelle valeur, prennent parfaitement l'argent dans la poche du public puisque à l'échange, ils reçoivent plus qu'ils ne donnent. Ils s'approprient d'autorité la plus-value due à la mécanisation. Ils deviennent des capita-

listes au pire sens du mot. C'est si vrai qu'à un moment donné, alors que les cours du charbon mensagèrent, se s'effondrèrent, sous l'afflux de la productivité au grand bénéfice des consommateurs, et sans que baisse le salaire des mineurs, il ordonna à ceux-ci de ne travailler que trois jours par semaine pour maintenir les prix et partager les hauts profits avec les propriétaires des mines qui, cela va de soi, étaient d'accord avec eux.

En agissant ainsi, J. Lewis et ses mineurs se rendaient-ils compte qu'ils imitaient les pires méthodes de certains maîtres de l'économie américaine, méthodes tristement célèbres puisqu'elles ont déclenché une campagne d'agitation qui a abouti aux lois anti-trusts. Seul, le Dieu préfabriqué des mineurs de John Lewis reste d'accord avec le bouillant militant d'outre-Atlantique. Heureusement, soit dit en passant, pour le syndicalisme américain, que de telles conceptions ne se sont pas généralisées. Bas prix et hauts salaires sont encore la-bas deux maîtres d'œuvre essentiels de l'action syndicale.

Et maintenant, pour terminer, une conclusion pratique dédiée aux responsables du mouvement syndical. Pourquoi leurs programmes d'action ne s'inspireraient-ils pas de ces deux principes : bas prix et hauts salaires ? Par la baisse des prix, on socialise les profits dus à la productivité ; par les hauts salaires, on augmente le pouvoir d'achat de ceux qui offrent leurs services ; par l'expansion de l'économie, les vendeurs de marchandises augmentent leurs bénéfices. C'est trop simple et trop beau pour être possible me dira-t-on. Mais existe-t-il d'autres chemins ? En tout cas, à mon avis, tout est perdu si le monde ouvrier, à l'instar de ceux de chez Renault, considère la « fauche » comme un principe légitime de gestion ouvrière.

EDITO

LE Congrès national de la Fédération Anarchiste vient de terminer ses travaux. Trois jours de débats passionnés durant lesquels les militants des fédérations régionales ont confronté leurs expériences, analysé leurs enseignements et déterminé les actions que les graves événements de l'heure imposent.

Des diverses interventions s'est manifestée la volonté des propagandistes libertaires d'organiser la riposte vigoureuse et décisive aux bandes factieuses. Conscients que les partis qui ont assumé la responsabilité du pouvoir ont créé les conditions favorables au putsch fasciste d'Alger et d'Alger, les congressistes ont affirmé que les libertés essentielles des hommes sont indissociables du droit des travailleurs au mieux-être et des populations colonisées de s'affranchir de la tutelle de colons rétrogrades.

La liberté formelle, cautionnée par le Capital n'est pas la libération des travailleurs qu'opprime une caste d'exploiteurs qui relèvent la tête, méprisant des lois sociales qu'en d'autres temps les organisations ouvrières leur avaient imposées.

Mais ces libertés essentielles de vivre, d'agir et de penser, menacées par les complots militaires, les groupes anarchistes, cellules vivantes des fédérations, sont prêts à les défendre coûte que coûte.

Partout, dans les usines, les localités, les militants seront à l'avant-garde de la lutte anti-fasciste.

La solution ne peut plus être parlementaire.

L'initiative appartient aux travailleurs et à leurs organisations de combat. Les anarchistes réaffirment leur volonté de mener la lutte sur le terrain de classe, par des méthodes révolutionnaires. Tous sont mobilisés.

Si de Gaulle et ses paras tentaient leur coup d'Etat, la GREVE GENERALE serait la riposte immédiate.

(Suite page 2)

le ML

Cependant que le Général-Micro... comme le Maréchal de 1940 offre "sa personne à la France"

La situation politique est encore assez trouble pour que l'on ne puisse étudier objectivement les événements et les positions qui, depuis le coup algérien du 13 mai, ont alourdi l'atmosphère d'une fébrilité inquiétante en soi.

par Roger HAGNAUER

On se croit sûr de soi, de ses idées, de ses négations — et pendant quelque temps tout chavire d'un seul coup, on se retrouve, tel un nageur exercé ayant perdu son bâton, à flotter, à la dérive, à quelque désespérance, à quelque épreuve.

C'est en de telles circonstances que l'intuition se classe en vertu capitale et détermine la sélection des meilleurs. C'est elle, le 13 mai, a mené nos amis libertaires en des rencontres dont l'éventualité les aurait amusés ou indignés quelques jours auparavant. Et qui peut que les féliciter et les remercier.

Syndicalistes et libertaires, nous ne sommes guère en proie au délire sacré, parce que les situations républicaines sont menacées. C'est hors des cadres de la société bourgeoise, que les organisations ouvrières se sont constituées, que les hommes libres se sont affirmés. Mais nous connaissons par expérience ceux qui veulent exploiter l'antiparitarisme anarchiste ou le socialisme.

« Liberté couleur d'homme »

1924 : André Breton lançait le manifeste du surréalisme « comme une bombe explosant en vol par-dessus les frontières de la patrie ».

écoulés depuis, et Benjamin Péret est resté son ami le plus fidèle. C'est dire combien l'œuvre de Péret est liée au surréalisme, œuvre que ne devrait par conséquent ignorer aucun libertaire.

Benjamin Péret s'est créé au sein du surréalisme un style unique où l'image la plus irrationnelle, la plus insolite se trouve en sa plus parfaite cohérence et en son objet, et ceci d'une façon naturelle. Il concilie l'automatisme verbal le plus échevelé et le mépris le plus lucide. La poésie de Benjamin Péret, c'est comme la manifestation du fonctionnement réel de la révolte. Elle nous montre le néant absolu caché derrière les grands mots, le poète à la sens de l'humour démythificateur.

Écoutons les propos de Lacoste (et des autres) alias « ministre des bords de sabots » (alias « ministre de la rage de dents », alias ministre des instruments défilés », alias « ministre des bateaux à la dérive » etc.) :

« N'est-on pas allé jusqu'à invoquer les décrets de l'État pour condamner la pose des rails sur les pelouses de Bataille ? Ces procédés sont tout juste dignes des oreillers défilés par les fleurs d'aristocratie et laissant échapper des trompettes enroubées. Il n'est pas possible de continuer sans boussole chantante » (2).

« Nous continuerons le combat ! Et de cette masse ouvrière que notre pensée fécondera, se lèveront à nouveau des hommes qui repartiront vers l'espoir. M. J. »

La suite des souscriptions paraîtra dans le prochain numéro.

La digue doit tenir ! Il faut que tous les hommes de cœur s'arc-boutent.

Même si la digue cède nous ne capitulerons pas !

LA RÉPUBLIQUE EST MENACÉE

Il vous reste, selon la gribouillesque tradition, à envoyer les fonds de la France et ses fils, à ceux qui préparent contre elle une agression.

ne nous étonnons pas si, demain, la glorieuse armée française, riche des milliards que le sacrifice du peuple lui aura consentis, débarque sur ce sol de France pour assainir les populations sous couleur de comité de salut public.

On ne refuse pas le pouvoir aux factieux pour mener la politique qui aurait été la leur.

Cependant, M. Pflimlin et ses pairs attendent bêtement de savoir quelle voie choisira de Gaulle : la légale ou l'autre.

Cela ne fait pas de doute, voyons, Louis-Napoléon Bonaparte avait choisi la même.

LES SYNDICATS FACE AU COUP DE FORCE FASCISTE

MOTION DE L'U.D. FORCE OUVRIÈRE DE L'EUROPE

La Commission administrative de l'Union départementale Force Ouvrière réunie à Evreux le 4 mai 1958.

CONSTATE avec une douloureuse angoisse que le drame algérien continue à causer chaque jour de nombreuses victimes musulmanes et européennes et qu'en l'état actuel des choses, aucune issue ne peut être prochainement espérée à ce conflit, malgré les affirmations répétées des milieux officiels ;

DECLARE que la poursuite des hostilités et des violences de toute nature ne peut, dans son horrible logique, que conduire à l'extermination d'un des camps antagonistes, ce qui ne peut être admis, ni du point de vue humain et moral, ni du point de vue des relations internationales sur une « victoire totale française » exigerait une action militaire en territoires tunisiens et marocains ;

AFFIRME solennellement qu'il faut, de toute urgence, rompre le cycle infernal des violences, qui s'est déjà beaucoup trop accumulé de morts, de souffrances, de haines et de ruines et rendu plus difficile la recherche d'une solution pacifique à la tragédie algérienne ;

DEMANDE en conséquence la CESSATION IMMEDIATE DES HOSTILITES et le respect par les autorités civiles et militaires de la métropole et de l'Algérie, comme par les responsables musulmans de tout parti, des libertés fondamentales qui garantissent la vie et la dignité humaines.

Communiqué F.O.

« La Commission Exécutive de l'Union des Syndicats FORCE OUVRIERE de la Région Parisienne, réunie extraordinairement le jeudi 15 Mai à 18 heures :

• Condamne vigoureusement la prise du pouvoir par certains éléments factieux en Algérie, soutenus par une partie de l'Armée.

• Déclare que les Syndicats FORCE OUVRIERE défendent par tous les moyens les libertés démocratiques comme ils s'opposent à toute tentative de pouvoir personnel.

• Dénonce les pressions intolérables qui s'exercent sur le Gouvernement pour infléchir la politique de négociation et de paix, souhaitée par la majorité du pays.

• Se déclare résolue à suivre tous les mots d'ordre d'action de la C.G.T.-FORCE OUVRIERE.

Mandate son bureau pour prendre toutes mesures nécessaires par la situation, y compris

LA GREVE GENERALE SI LA DEFENSE DES LIBERTES DEMOCRATIQUES L'EXIGE.

« Liberté couleur d'homme » cette expression si dense de Breton convient parfaitement à l'œuvre de son compagnon de lutte à qui nous adressons notre fraternel salut (3).

(1) Toute une vie », poème de B.P. dans « André Breton - essais et témoignages », Ed. A. la Bonconrière, 1949.

(2) B.P. « Ici l'on rase gratis », chap. III de « Mort aux vaches et au champ d'honneur », Ed. Arènes, 1963.

(3) Rappelons la parution en 1957 aux Editions du Bout du Monde de « L'Éligot, sa vie, son œuvre ».

« Parmi ces raisons, l'une est, à non sens, conséquence de cette évidence d'une déclaration d'un récent ministre des Finances, rapporté par Robert Bothersau, à savoir : « Il faut reconnaître que l'accroissement des dépenses militaires pourrait être un facteur d'aggravation redoutable de notre situation économique et sociale ». Qu'il faille réagir contre cette gestion catastrophique, cela ne prête plus à discussion ; tout au moins dans les rangs ouvriers.

Une autre raison est l'égoïsme pays, plus attaché que jamais à faire augmenter toujours plus ses profits et ses privilèges, fermant avec sadisme les yeux devant les conditions de vie de plus en plus lamentables de la classe sociale, de ceux qui pourtant sont la source de ce profit ». Que cette situation ne puisse pas se prolonger au-delà de quelques mois, cela est encore l'évidence.

Quant à la position négative de tous « nos » parlementaires, quels qu'ils soient vis-à-vis la justice sociale ; voilà que les travailleurs les moins avertis le savent.

Aussi bien, à ces réflexions issues d'un « Premier Mai » sans grandeur, il ne reste pas moins vrai que si les fondateurs, les animateurs de 1906, de la Confédération Générale du Livre avaient pu voir ce qu'est devenu leur œuvre d'aujourd'hui, ils seraient profondément déçus.

Pourquoi le Premier ? Qu'importe le moment, l'homme peut-il régler l'heure du châtiment ? Puis tous les jours sont bons lorsqu'il faut se défendre !

adhérents des organisations suivantes : C.N.T. Française, C.N.T. d'Espagne en exil, Fédération anarchiste, Solidarité Internationale Antifasciste.

REUNION D'INFORMATION samedi 21 juin à 10 heures à la C.N.T.F.

vieille Bourse du Travail S'adresser à Bréjillon, 59, cité des Chartreux - Marseille.

LA FONCTION PUBLIQUE ET LA DÉFENSE DES LIBERTÉS

LES luttes de fractions bouleversent la bourgeoisie et ont approché du pouvoir les éléments militaristes soutenus par un colonialisme touché dans ses œuvres vives. Cette situation a posé le problème, dans la Fonction publique comme ailleurs, de l'attitude des travailleurs face à la nécessité de défendre, concrètement, ce qui leur reste des libertés chèrement conquises.

Pour des syndicalistes, l'enseignement des masses est action militante et exemplaire. Ou j'ai placé cette action dans les années qui suivirent la « libération » ? Chacun peut répondre !

Annoncer les formules de la « Charte d'Amiens » en se refusant à l'action subissant son esprit (révolutionnaire) c'est être démagogue mais c'est aussi se

discréditer et se priver de tout recours face à l'offensive ennemie.

Comment en sortir ? Il n'est que de frayer, pour chaque militant, dans la solidité de sa conviction, les moyens de rassembler les forces — si minimes qu'elles apparaissent — des militants conscients qu'ils portent en eux, les espoirs perpétuellement trahis des travailleurs qui observent avec dégoût et amertume les résultats de la politique de collaboration de classe de leurs syndicats.

Affirmer partout, et au-dessus des barrières organisationnelles s'il est nécessaire, la primauté de la lutte de la classe ouvrière pour ses besoins, pour ses libertés, pour ses droits, là réside le salut.

LIBRAIRIE

Table listing authors and titles: COLLECTION DES AUTEURS LIBERTAIRES, P.-V. BERTHIER, P. BESNARD, Ch.-Aug. BONTEMPS, DEVALDES M., LORLUTOT, etc.

« Liberté couleur d'homme » par G. KOTTELANNE

Réflexions issues d'un 1er Mai sans grandeur

J'ECRIS ces lignes au lendemain de ce « Premier Mai » 1958. Et avec le poète je ne puis que constater :

« Ou sont les « Premier Mai » d'antan ? Ou la bourgeoisie apeurée ? Voyait sous les drapeaux sanglants Se masser la terrible armée... »

Mais alors que, d'une part, les grands responsables de la successorale numéro UN du Parti Communiste dit Français veulent qu'avec le Grand Prêtre Benoît Frachon : « La C.G.T. Continue ! », et que, d'autre part, les sous-officiers de feu le Général à Léon Jouhaux affirment : « Nous continuons la C.G.T. ! »

Et ce 1er mai, il ne reste pas moins vrai que si les fondateurs, les animateurs de 1906, de la Confédération Générale du Livre avaient pu voir ce qu'est devenu leur œuvre d'aujourd'hui, ils seraient profondément déçus.

Quant à la position négative de tous « nos » parlementaires, quels qu'ils soient vis-à-vis la justice sociale ; voilà que les travailleurs les moins avertis le savent.

Aussi bien, à ces réflexions issues d'un « Premier Mai » sans grandeur, il ne reste pas moins vrai que si les fondateurs, les animateurs de 1906, de la Confédération Générale du Livre avaient pu voir ce qu'est devenu leur œuvre d'aujourd'hui, ils seraient profondément déçus.

Pourquoi le Premier ? Qu'importe le moment, l'homme peut-il régler l'heure du châtiment ? Puis tous les jours sont bons lorsqu'il faut se défendre !

adhérents des organisations suivantes : C.N.T. Française, C.N.T. d'Espagne en exil, Fédération anarchiste, Solidarité Internationale Antifasciste.

LE CONGRES ANARCHISTE INTERNATIONAL

SE TIENDRA A LONDRES DU 25 JUILLET AU 4 AOUT 1958 au MALATESTA CLUB

32, PERCY STREET, LONDON W 1 TOTTENHAM COMT ROAD

PRÈS DE NOUS

REUNION DE CONTACT le vendredi 6 juin 1958 à 21 heures

LES AMIS DE HAN RYNER Samedi 7 juin, à 21 heures au Café de la Gare

REUNION D'INFORMATION samedi 21 juin à 10 heures à la C.N.T.F.

vieille Bourse du Travail S'adresser à Bréjillon, 59, cité des Chartreux - Marseille.

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros = 360 fr. pour la France et 400 fr. pour l'étranger

RECRUTEZ DES ABONNES. — FAITES CIRCULER NOTRE JOURNAL - VERSEZ A LA SOUSCRPTION

LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

Dix jours qui ébranlèrent le monde

John REED - Éditions sociales

Par-dessus les toits nous pèrimes vers l'Ouest un bruit de fusillade ; c'était les matelots de Cronstadt qui reformaient le pont de la Neva.

John REED.

VOICI enfin reparu un ouvrage que les militants ouvriers révolutionnaires attendent depuis plus de trente ans. Ce livre est une tranche d'histoire qui nous est livrée par un journaliste américain présent à Moscou pendant les journées tumultueuses. Mais ce n'est pas seulement le récit des événements que nous conte John Reed. L'auteur a vécu avec passion la révolution d'octobre et son livre est un poème épique qui exalte les hommes qui en pleine guerre imposent la paix, renversent le régime capitaliste et installent sur ses débris les soviets des ouvriers, des paysans et des soldats.

Bien sûr la révolution a dégénéré et cet immense espoir qui souleva le cœur des hommes libres s'est transformé en dégoût. Mais quel qu'on pense du communisme et de son évolution, il est indéniable que l'événement qui enthousiasma les travailleurs du monde entier doit être étudié de près par tous ceux qui n'ont pas perdu l'espoir de voir triompher le socialisme révolutionnaire.

« Dix jours qui ébranlèrent le monde » était pratiquement introuvable. Staline, dont on ne trouve le nom que deux fois au cours du récit et qu'on ne voit même à aucune des actions déterminantes de l'insurrection, avait fait racheter et détruire tous les exemplaires existants. On comprend ça car les héros de cette légendaire épopée ont nom Lenine, Trotsky, Zinoviev, Kaménev, etc...

Les Éditions Sociales, maison communiste, qui ont réédité ce livre l'ont surchargé d'une annexe et de notes embarrassées qui à elles seules valent la lecture et qui recommandent en particulier au lecteur la biographie de Trotsky qui est un chef-d'œuvre de jésuitisme.

Qu'importe, le texte intégral de John Reed subsiste. L'écrivain américain repose aujourd'hui sur la Place Rouge contre le mur du Kremlin où est également enterré le communiste auquel il a cru. Mais son ouvrage reste vivant, bible éternelle de tous ceux qui, comme moi, pensent que le chef-d'œuvre archéologique construit par les hommes n'est ni la cathédrale, ni les Pyramides, mais la barricade !

Notre camarade Maurice Joyeux, qui vient de céder sa librairie, n'habite plus 53 bis, rue Lamarck.

Les correspondants qui veulent rester en contact avec lui sont priés de lui écrire momentanément 3, rue Ternaux, Paris-11^e. (Même numéro de téléphone.)

le monde incertain

Des Lettres et des Arts

50 ans de chansons révolutionnaires

Deux heures avec CHARLES D'AVRAY

LE souffle chaud de l'orateur passe au-dessus des têtes que la passion fait osciller. Une houle profonde soulève les corps pressés. A la tribune la grande voix de Sébastien Faure prend de l'ampleur. — 1896 ! l'affaire Dreyfus agite le pays. Soubresauts douloureux qui vont enfanter une société littéraire, artistique, politique nouvelle !

Dans les salles surchauffées des ouvriers et des intellectuels s'entassent. Une jeunesse ardente fait ses premières armes et s'apprête à monter à l'assaut de la génération romantique qui l'a précédée et qui elle aussi a alimenté de tumultes ses vingt ans passionnés. Parmi cette jeunesse enthousiaste, frondeuse, avide de liberté, une mince silhouette d'adolescent se dresse clamant sa foi en l'avenir. Ce jeune homme va porter un nom magnifique qui pendant cinquante ans claquera fiévreusement les jours de joie, de colère. Un nom qui va dominer la chanson révolutionnaire de son époque ! Ce daimoiseau, pour une génération passionnée, socialiste, syndicaliste, libertaire va s'appeler Charles D'Avray !

— Peux-tu me dire, pour notre journal Le Monde Libertaire, comment tu es venu à la chanson et plus spécialement à la chanson révolutionnaire ?

— Son visage s'éclaircit. Dans ses yeux transparents passe une lueur de mélancolie. La remontée du temps ne per-

pagandé par la chanson ? Pour alimenter les conférences, tu n'as jamais cessé d'écrire ?

— Le vieillard bondit, lève les bras au ciel.

— Cessé d'écrire, comment aurais-je pu ? J'ai écrit plus de six mille chansons, j'ai fait des milliers de conférences, j'ai parcouru la France et la Belgique. Ces réunions, vois-tu, elles n'étaient pas toujours faciles ! En province j'avais re-

part des chansonniers qui, entre les deux guerres, atteignirent la notoriété. Le temps a passé, le soir tombe sur le quartier populaire. Nous écoutons toujours le vieil artiste qui maintenant rappelle une anecdote, précise un point d'histoire resté obscur, situe une aventure. Sa vitalité est extraordinaire. J'ai dans la main le magnifique recueil qui vient de faire éditer l'intention de ses amis. Aline D'Avray, sa fidèle compagne, en choisit les poèmes. Et quels poèmes ! Une question me brûle les lèvres.

— Pourrais-tu me dire si les goûts sur la musique et l'écriture ont évolué au cours de ta longue carrière ? Si les révolutions profondes qui ont bouleversé l'esthétique t'ont influencé ?

— Charles D'Avray hausse doucement les épaules :

— Vois-tu, ces questions sur l'évolution de l'art ne se sont jamais posées pour moi. Avant d'être « art » la chanson fut pour moi « propagande » et la forme classique me parut la plus susceptible de toucher le peuple.

La réponse surprend, car l'artiste fut et on a nommé « l'homme d'une époque » et le lyrisme que l'on retrouve dans ses couplets rejoint le lyrisme des masses courtières en marche vers la révolution que le romantisme leur avait légué. Les cinquante ans de chansons que nous venons d'évoquer marquent le beau visage grave du poète et peut-être en lui-même recèle-t-il ces beaux vers :

Au cours de tes vieilles années Tu reliras en ton foyer Ces vieilles feuilles surannées.

Avec lui, pour notre Monde Libertaire, nous avons tourné ces feuilletons jaunis où il a inscrit sa sensibilité et qui jalonnent l'histoire de notre mouvement anarchiste. Après le vieux poète libertaire est là devant nous. C'est le dernier survivant d'une vieille époque magnifique qui compta Zo d'Aza, Sébastien Faure, Han Ryner, Lacaze-Duthiers qui vient de nous quitter. Équipe qui domine le début du siècle et qui semble jaillir d'un roman d'Alexandre Dumas. Large feutre, lavalière au vent, prêts pour toutes les révoltes, pour tous les amours, pour tous les pardons, tels nous apparaissent ces mousquetaires de l'anarchie qui sillonnèrent la France et inscrivirent leur nom par la parole, par la chanson, par l'exemple sur les pierres des villes où la révolte soufflait.

Charles D'Avray nous reste, oui. Mais alors c'est à nous de monter autour de lui une garde vigilante. C'est à notre tour de verser dans son cœur un peu de cette chaleur qu'avec une générosité inégalable il a déversée aux quatre coins du pays.

par Maurice JOYEUX



met pas seulement de retrouver nos joies envolées, mais également les récifs dont les aiguilles percent le souvenir.

Je suis né d'une famille aisée et ma jeunesse fut heureuse. Charles médite un instant : « A l'ombre des frondaisons, sur la colline de St-Cloud qui alors mirait sa chevelure de broussaille dans la Seine, j'ai connu mes premières rêveries. Là, des hommes vénérables m'ont conté leurs voyages et initié aux philosophes vécus. Puis ce fut l'affaire Dreyfus, enfin mon éloignement d'une famille qui m'avait tendrement aimé, mais que mon évolution éfrayait. »

Le vieux lutteur marque un temps d'arrêt, puis à nouveau sa figure s'embrase :

— A cette époque, je fis la connaissance du secrétaire du syndicat de la Chaussure. Il s'appelait Delaë. C'était un homme remarquable. Un homme amitié nous unit bientôt. Dans sa résidence, où il voulait bien m'accueillir, je découvris le charme féminin et l'intelligence réunis en la personne de sa fille devenue depuis Jeanne Humbert.

— Et c'est à cette époque que tu as commencé à écrire des chansons ?

— Charles me regarda malicieusement :

En ce temps-là, mon cher Joyeux, je fréquentais Montmartre, pas le tien bien sûr ! car sur la Butte qui fut notre Butte, bien des choses ont changé. La bohème alors régnait en maître. Le public, composé de professeurs, de docteurs, de peintres, de musiciens, masse homogène de lettrés, exigeait des programmes artistiques. C'est cette ambiance qui me fit découvrir la richesse de la prosodie et de la ponctuation à travers les masques de tous ces chansonniers parisiens. L'existence sur la Butte d'une pléiade de talents artistes donnait la force d'écrire. J'écrivais ! Quelques camarades anarchistes me demandèrent mon concours. Très peu de chansons avaient un fond anarchiste. Pourtant je me rendis compte qu'il était possible de faire une propagande fructueuse auprès des auditoires. J'écrivais alors : « Le peuple est vieux », « Loin du rêve », « Les Géants ».

Qu'on chantera aussi longtemps qu'il existera des pauvres et des riches. C'est donc ainsi qu'est née la pro-

Gérard de LACAZE-DUTHIERS



NOUS étions tellement accoutumés à le rencontrer à tant de réunions, nous le voyions si souvent se dépenser sans compter que nous oublions qu'il avait franchi le cap des 80 ans. Nous pensions le devoir rencontrer toujours... Il vient pourtant de nous quitter dans la nuit du 2 au 3 mai, après avoir été gardé en chambre trois semaines.

La dernière réunion qu'il ait présidée, la dernière peut-être à laquelle il ait assisté est celle des Amis de Han Ryner, le 16 mars. Sa compagne alors à l'hôpital, il n'avait pu être des nôtres quelques heures avant pour fêter, rue Suger, le 80^e anniversaire de notre, de son vieil ami E. Armand, mais il avait tenu cependant à le venir saluer.

Resté lucide jusqu'au dernier jour, il était conscient de son état. N'est-ce pas pour rassurer ses proches qu'il disait : « Quel retard, je vais avoir dans mon travail ? » Je le crois, car il a dissimulé, chaque fois qu'il le put, ses souffrances, qu'elles soient physiques ou qu'elles soient morales. Sa silhouette de la première consultation, le médecin n'avait rien caché de la fatale issue. Lacaze, lui, ne crut devoir donner les premiers signes d'alarme que le dernier jour. Quelques instants avant de s'endormir pour un sommeil sans réveil, il dit : « C'est la fin, je suis tout ».

Depuis quelques jours, je le savais bien malade, perdu. J'aurais aimé lui serrer la main une dernière fois, mais je savais aussi que les visites le fatiguaient beaucoup. Et il disait : « Je suis donc à l'article de la mort que les amis viennent me voir ? » Je ne devais le revoir que sur son lit de mort, le visage reposé. Il a été enterré au cimetière de Gentilly le mardi 6 mai, sous une pluie battante. « Cérémonie civile, avec la bénédiction du ciel », dit notre spirituel ami Henri Chassin au retour. De chaudes déclarations, des paroles toutes de sympathie — je ne peux vraiment pas écrire : « des discours » — ont été prononcées par Louis Simon au nom des Amis de Han Ryner, par Justin Olive au nom des Amis de Sébastien Faure, par André et Maïlle au nom de « Contre-Courant » et par Maurice Joyeux au nom de notre journal. Parmi les nombreux amis présents, nous avons reconnu Mmes Jeanne Humbert et May Piequeray, MM. Chassin, Bernard Salmon, Marcel Sauvage, Monclin, Joseph Maurelle, Louis Daigara, Olivier Geslin, Alexandre Brevière, Germain Delaë, Irénée Mauget et notre collaborateur Pierre-Valentin Berthier.

La place nous manque aujourd'hui pour saluer comme nous le devons notre cher Lacaze-Duthiers, pour dire combien sa disparition est pour nous irréparable. Son œuvre, sa silhouette étaient bien connues de nos lecteurs. Relisez le bel article de notre ami Joyeux dans « Le Monde Libertaire » de janvier 1957 où les lignes que je lui ai consacrées dans « Masques et Visages » de mars 1958, vous aurez un aperçu de cette œuvre d'un surprenant loyalisme. Avec Gérard de Lacaze-Duthiers disparaît une des plus nobles figures de notre littérature, mais que l'on ne permette d'oublier l'écrivain à qui nous consacrerons une page bientôt afin de dire quelques mots de l'ami.

Lacaze a toujours réservé le plus chaleureux accueil aux jeunes auteurs socialistes. Je crois pouvoir le dire, avec une affection sincère, réciprocque, nous n'usait, par quel miracle avait-il réussi à se faire, parmi les jeunes, de « vieux » amis ? Il avait ce don très rare et son secret a été élucidé : Irénée Mauget et Henri Chassin n'ont pas dit les seuls à dire. Il nous étonnait par sa vigueur intellectuelle, par une chaleur amicale peu ordinaire et que l'on ne rencontre jamais que chez des gens de 20 ans. Nous n'étions peut-être pas les moins surpris, nous qui avions cinquante ans — et plus ! — de moins que lui.

Lacaze, excuse-moi pour cet hommage qui ressemble bien peu à ce que j'aurais voulu faire et dont la sincérité sera le seul mérite. Excuse-moi aussi de ne plus le dire. VOUS, qui êtes bien connus de nos lecteurs, relisez le bel article de notre ami Joyeux dans « Le Monde Libertaire » de janvier 1957 où les lignes que je lui ai consacrées dans « Masques et Visages » de mars 1958, vous aurez un aperçu de cette œuvre d'un surprenant loyalisme. Avec Gérard de Lacaze-Duthiers disparaît une des plus nobles figures de notre littérature, mais que l'on ne permette d'oublier l'écrivain à qui nous consacrerons une page bientôt afin de dire quelques mots de l'ami.

Lacaze a toujours réservé le plus chaleureux accueil aux jeunes auteurs socialistes. Je crois pouvoir le dire, avec une affection sincère, réciprocque, nous n'usait, par quel miracle avait-il réussi à se faire, parmi les jeunes, de « vieux » amis ? Il avait ce don très rare et son secret a été élucidé : Irénée Mauget et Henri Chassin n'ont pas dit les seuls à dire. Il nous étonnait par sa vigueur intellectuelle, par une chaleur amicale peu ordinaire et que l'on ne rencontre jamais que chez des gens de 20 ans. Nous n'étions peut-être pas les moins surpris, nous qui avions cinquante ans — et plus ! — de moins que lui.

Lacaze, excuse-moi pour cet hommage qui ressemble bien peu à ce que j'aurais voulu faire et dont la sincérité sera le seul mérite. Excuse-moi aussi de ne plus le dire. VOUS, qui êtes bien connus de nos lecteurs, relisez le bel article de notre ami Joyeux dans « Le Monde Libertaire » de janvier 1957 où les lignes que je lui ai consacrées dans « Masques et Visages » de mars 1958, vous aurez un aperçu de cette œuvre d'un surprenant loyalisme. Avec Gérard de Lacaze-Duthiers disparaît une des plus nobles figures de notre littérature, mais que l'on ne permette d'oublier l'écrivain à qui nous consacrerons une page bientôt afin de dire quelques mots de l'ami.

par Francis B. CONEM

retard, je vais avoir dans mon travail ? » Je le crois, car il a dissimulé, chaque fois qu'il le put, ses souffrances, qu'elles soient physiques ou qu'elles soient morales. Sa silhouette de la première consultation, le médecin n'avait rien caché de la fatale issue. Lacaze, lui, ne crut devoir donner les premiers signes d'alarme que le dernier jour. Quelques instants avant de s'endormir pour un sommeil sans réveil, il dit : « C'est la fin, je suis tout ».

Depuis quelques jours, je le savais bien malade, perdu. J'aurais aimé lui serrer la main une dernière fois, mais je savais aussi que les visites le fatiguaient beaucoup. Et il disait : « Je suis donc à l'article de la mort que les amis viennent me voir ? » Je ne devais le revoir que sur son lit de mort, le visage reposé. Il a été enterré au cimetière de Gentilly le mardi 6 mai, sous une pluie battante. « Cérémonie civile, avec la bénédiction du ciel », dit notre spirituel ami Henri Chassin au retour. De chaudes déclarations, des paroles toutes de sympathie — je ne peux vraiment pas écrire : « des discours » — ont été prononcées par Louis Simon au nom des Amis de Han Ryner, par Justin Olive au nom des Amis de Sébastien Faure, par André et Maïlle au nom de « Contre-Courant » et par Maurice Joyeux au nom de notre journal. Parmi les nombreux amis présents, nous avons reconnu Mmes Jeanne Humbert et May Piequeray, MM. Chassin, Bernard Salmon, Marcel Sauvage, Monclin, Joseph Maurelle, Louis Daigara, Olivier Geslin, Alexandre Brevière, Germain Delaë, Irénée Mauget et notre collaborateur Pierre-Valentin Berthier.

La place nous manque aujourd'hui pour saluer comme nous le devons notre cher Lacaze-Duthiers, pour dire combien sa disparition est pour nous irréparable. Son œuvre, sa silhouette étaient bien connues de nos lecteurs. Relisez le bel article de notre ami Joyeux dans « Le Monde Libertaire » de janvier 1957 où les lignes que je lui ai consacrées dans « Masques et Visages » de mars 1958, vous aurez un aperçu de cette œuvre d'un surprenant loyalisme. Avec Gérard de Lacaze-Duthiers disparaît une des plus nobles figures de notre littérature, mais que l'on ne permette d'oublier l'écrivain à qui nous consacrerons une page bientôt afin de dire quelques mots de l'ami.

Lacaze a toujours réservé le plus chaleureux accueil aux jeunes auteurs socialistes. Je crois pouvoir le dire, avec une affection sincère, réciprocque, nous n'usait, par quel miracle avait-il réussi à se faire, parmi les jeunes, de « vieux » amis ? Il avait ce don très rare et son secret a été élucidé : Irénée Mauget et Henri Chassin n'ont pas dit les seuls à dire. Il nous étonnait par sa vigueur intellectuelle, par une chaleur amicale peu ordinaire et que l'on ne rencontre jamais que chez des gens de 20 ans. Nous n'étions peut-être pas les moins surpris, nous qui avions cinquante ans — et plus ! — de moins que lui.

Lacaze, excuse-moi pour cet hommage qui ressemble bien peu à ce que j'aurais voulu faire et dont la sincérité sera le seul mérite. Excuse-moi aussi de ne plus le dire. VOUS, qui êtes bien connus de nos lecteurs, relisez le bel article de notre ami Joyeux dans « Le Monde Libertaire » de janvier 1957 où les lignes que je lui ai consacrées dans « Masques et Visages » de mars 1958, vous aurez un aperçu de cette œuvre d'un surprenant loyalisme. Avec Gérard de Lacaze-Duthiers disparaît une des plus nobles figures de notre littérature, mais que l'on ne permette d'oublier l'écrivain à qui nous consacrerons une page bientôt afin de dire quelques mots de l'ami.



socialiste donné pour applicable dès à présent, dans un pays moyennement industrialisé.

Cette étude, qui compte plus de soixante-dix pages, s'appuie sur tout un ensemble d'études économiques et industrielles récentes. Son auteur nous la présente comme la formulation théorique de l'expérience d'un siècle de luttes ouvrières, se reliant étroitement aux questions qu'implicitement ou explicitement celles-ci ont déjà rencontrées. Elle pose en fait les principaux problèmes de l'instauration du socialisme et de la gestion ouvrière de la vie économique et sociale : centralisation et décentralisation, planification, complexité de l'économie moderne et décisions par la base, etc... La solution que propose Chauille est la « démocratie directe », et non le fédéralisme tel que nous l'entendons. Les difficultés d'une telle solution apparaissent surtout dans la dernière partie (gestion de la société), d'autant plus que l'auteur s'embarasse d'une terminologie marxiste-léniniste pour le moins inadéquante, et prêtant à de dangereux malentendus (dictature du prolétariat, etc...).

Mais je n'envisage pas de faire une critique de ce texte, me contentant d'en extraire quelques idées-clés, dans l'attente qu'une de nos revues s'en occupe plus à fond. Car voici enfin une bonne occasion de poser clairement le problème des rapports entre fédéralisme et planification, qui est au centre

de notre socialisme et ne va pas de soi non plus.

Les questions que définit Chauille, et qui est l'anti-thèse rigoureuse du capitalisme bureaucratique instauré en Russie, en Chine et ailleurs, se propose de réaliser « l'autonomie, la direction consciente par les hommes eux-mêmes de leur vie », la libération totale des forces de création et d'auto-organisation de la société. « Intégrer les individus dans des structures qu'ils comprennent et qu'ils puissent contrôler ». (Bakounine).

Cela implique tout d'abord la suppression de la division essentielle des sociétés contemporaines en dirigeants et exécutants, la gestion directe de toute l'économie par les travailleurs regroupés dans l'entreprise, « cellule de base », « unité sociale organique » dans la commune rurale. Organisation de bas en haut, partant des conseils d'entreprise aux Fédérations régionales et à l'Assemblée centrale des conseils. L'organisme central sera avant tout un « collecteur et diffuseur d'informations » dans le but de permettre à la base de prendre EN TOUTE CONNAISSANCE DE CAUSE des décisions qui remonteront vers le sommet, chargé d'en assurer ou d'en suivre l'exécution.

Mais cette participation active et consciente de la collectivité et le contrôle permanent exigent une grande clarification et rationalisation des problèmes généraux de l'économie. « Il faut que l'immense chaos

des faits et relations économiques puisse être réduit en quelques données qui conduisent de façon adéquate les problèmes posés... » Une telle condensation adéquate PEUT avoir lieu, parce qu'il y a là un linéament rationnel de l'économie ; 2^e des techniques modernes de compréhension de l'économie ; 3^e la possibilité de mécaniser, et d'automatiser tout ce qui n'est pas domaine de décision humaine (p. 31). Le dernier point peut se concrétiser dans une véritable « usine du plan », entreprise spécifique qui en réunissant toutes les données, grâce aux techniques automatiques les plus modernes, élabore les projets de plans à soumettre aux assemblées d'entreprise.

Le travailleur, cependant, même participant à la gestion de son entreprise, ne devient vraiment autonome que dans la mesure où le socialisme transforme aussi le travail. Le travailleur ne doit pas seulement se libérer DU travail (réduction au minimum du temps de travail), mais encore DANS le travail : il doit en faire une activité significative et compréhensible, en chacun peut réaliser ses capacités d'initiative et de création. Ce qui est une des grandes idées du socialisme proudhonien.

Mais je renvoie nos lecteurs à l'article même de Chauille, qui vaut surtout par ses données concrètes.

René FUGLER.

(1) 42, rue René-Boulanger, Paris-10^e.

VERGERS

L'écrivain et ami NAVEI. L'auteur du magnifique livre « Travaux » (éditions Gallimard) a écrit cette nouvelle pour notre « Monde Libertaire ».

Les et des camions chargés de cages de pêches ou, matin et soir, du personnel féminin de César Cabasson, mon patron. Les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands gestes et poussaient des clameurs à la vue des soldats. Embauché pour la récolte, Léon avait dressé sa tente à côté d'autres tentes multicolores installées près de la grange sur la butte pelée. Au personnel de César Cabasson, mon patron, les ceintes paysannes sautaient à grands